

Camping au pied du mur

Variation sur « Le style » d'Henri Michaux
(Poteaux d'angle, Gallimard, 1981)

« Le style, cette commodité à se camper et à camper le monde, serait l'homme? »

Je me campe, tout piquet que je suis (je = être humain, mais être humain qui se sent un « devenir-piquet »), afin de maintenir la tente sous laquelle va camper le monde, juste pour cette nuit (notons que le principe de cette variation est simplement le passage du sens figuré du verbe « camper » utilisé par Michaux, au sens propre, départit de toute connotation militaire de « faire du camping »). Vraiment ? Et plus mon style est aiguisé, plus ma capacité à perforer la terre est grande, et plus la tente sera attachée solidement. Ainsi, le monde pourra dormir tranquille sans peur que la bourrasque l'emporte, sur ses deux oreilles.

Comment aiguïser mon style ? Comment éviter que « *cette suspecte acquisition dont, à l'écrivain qui se réjouit, on fait compliment* » ne s'é mouisse, usage après usage. Nuit après nuit. Sommeil après sommeil ? Aiguïser sa lame, toujours la vérifier. Mes rythmes, mes sons, mes intervalles, mes nuances, et mes phrasés sont mes outils.

S'entraîner à planter ? Réfléchir à l'équilibre. La régularité des coups de maillet ? Mes nuances, mon tempo et mes durées. L'aspect du piquet lui-même, tout neuf et reluisant, prêt à l'emploi, ou bien au contraire, tout sale, tout crotté de la terre sauvage ? Des sons clairs, purs et droits ou bien distordus, inconfortables et vibrants. Un cérémonial organisé, ou une fantaisie de dernière minute ?

Bref, si je fais attention à chaque étape de mon opération de plantage, je deviendrai un planteur/piquet stylé, et la parcelle du monde qui viendra dormir sous la tente pourra me choisir si elle me trouve à son goût. Je serai devenu identifiable, et l'on m'appréciera, ou pas, pour de justes raisons (en l'occurrence, la juste raison est le *goût identifié*, c'est à dire la représentation du goût, l'image du goût).

Tel style de planteur/piquet correspondra au goût de ceux-ci, tel autre style de planteur/piquet, correspondra au goût de ceux-là. De toute façon, peu importe, car on ne se mélange pas. Chacun sa tente, chacun son planteur, chacun son style, chacun ses goûts (encore Deleuze qui rôde, à l'affût).

« Son prétendu don va coller à lui, le sclérosant sourdement. »

En gros, pour devenir piquet, le planteur va se remplir les oreilles de collagène. D'une certaine manière, c'est normal, le collagène étant la protéine la plus abondante dans le corps humain, il est tout à fait bienvenu qu'il se propage un peu plus encore. Peut-être même est-ce notre devenir-collagène tout entier qui se joue ici. Peut-être notre forme finale devrait-elle être un amas parfait de tissus rigides? Je dis nous, mais cela ne concerne que le planteur (ou devrais-je dire le martyr, celui qui désire le sacrifice, qui pense avoir conscience de ce qu'implique le sacerdoce artistique). Le monde, lui, ne tient qu'à fermer ses yeux et passer la nuit tranquille.

« Style: signe (mauvais) de la distance inchangée (mais qui eût pu, eût dû changer), la distance où à tort il demeure et se maintient vis-à-vis de son être et des choses et des personnes. Bloqué! »

Sclérosé, pétrifié même, pourrait-on dire, le planteur est devenu entièrement piquet, et la tente, à coup sûr, ne sera pas soufflée.

« Il s'était précipité dans son style (ou l'avait cherché laborieusement). »

Simple contenu informatif. Certains savent tout de suite quel genre de planteur ils seront, et se changent en piquet immédiatement, d'autres cherchent des années avant de

le découvrir, et leur transformation est plus lente. Bien sûr, le résultat est le même.

« Pour une vie d'emprunt, il a lâché sa totalité, sa possibilité de changement, de mutation. Pas de quoi être fier. »

Une vie d'emprunt. Ainsi le devenir-piquet du planteur n'est qu'un devenir emprunté ? Il s'est recroquevillé, s'est rabougri, s'est plié, il est tout entier rentré dans un simple piquet.

Quel serait son réel devenir alors (ou peut-être devrais-je dire son devenir-réel) ? Que peut-il faire s'il ne se plie pas, s'il ne se recroqueville pas. Sortir complètement du piquet, laissant la tente à la merci du moindre coup de vent, et prendre conscience de sa faculté à se mouvoir, à faire autre chose que ce pourquoi il croyait être fait.

« Style qui deviendra manque de courage, manque d'ouverture, de réouverture: en somme une infirmité. »

Infirme, ferme, forme. Une sorte d'obéissance à un ordre supérieur, quasi dharmique, c'est à dire, là où se joue notre propre rédemption. Bien sûr, cela traduit une anxiété, une peur et une souffrance. Quel est l'infirme qui ne souffre pas ? Il n'y a pas de quoi être fier, ni de quoi avoir honte, non plus. C'est normal après tout. Les gens veulent, crient, implorent qu'on les protège de la nuit à venir, du froid mordant et des bêtes qui peuplent la nuit. Et notre réponse la plus simple est de leur offrir une tente. On se plie (on devient piquet, on prend forme de piquet) non à leurs désirs, mais à leurs peurs (y a t'il

Camping au pied du mur

vraiment une différence, finalement ?). Ainsi, chacun se trompe de direction, et les autoroutes de la fraternité et de l'amour se bouchent.

« Tâche d'en sortir. Va suffisamment loin en toi pour que ton style ne puisse plus suivre . »

Ne freine pas. Roule, avance, fonce, fais du bruit, un bruit que toi seul, au bout d'un moment, doit être capable d'entendre, lorsque tu auras laissé le monde derrière toi, à l'exploration de sa propre nuit, afin qu'il sache. C'est cela le style: le mur, la limite, le périphérique, le contour, le pli, la variation, la surface, *backyard* sans prétention. Ce sur quoi tu dois te diffracter, telle une onde flamboyante. *Momentum*.

(D'ailleurs, à ce propos, c'est intéressant de voir ce que font installer les Mitchum Brothers (grâce à Dougie, bien sûr) dans le backyard de Naomi Watts (Janey-E) — David Lynch, Twin Peaks saison 3).

Octobre 2017